

Anonyme.

Récit d'un accident et d'une réparation. ¹

En 1990, j'ai 22 ans. J'habite avec trois potes dans un petit village dans le centre de la France où nous vivons ensemble dans une grande maison. Nous préparons depuis déjà deux ou trois mois un long et beau voyage en Afrique avec des 504 Peugeot. On rêve de l'Afrique, de traverser le désert.

Je crois que c'est un jeudi ou un vendredi. En tout cas, c'est le 20 novembre 1990. C'est en fin de journée, quatre heures de l'après-midi peut-être. À la maison, je suis avec un de ces potes. Notre projet : aller à Paris. On a un rendez-vous. Lui écoute les Doors tranquillement. Moi, je suis pressé. Il me dit que c'est bientôt la fin du morceau en me montrant le compteur de la platine laser. Mais je ne veux rien savoir, je pars de la maison, je monte dans la voiture, je démarre le moteur de mauvaise humeur.

Puis j'attends. Le pote se pointe quelques minutes après. On part enfin.

Avant d'arriver à la Nationale 20, il y a une petite route de campagne. Ma 504 break familiale Peugeot est très chargée. Dans dix jours, je pars en Afrique. En attendant, j'accumule des pièces dans le

¹ Récit anonyme d'une personne à qui cet événement est survenue.

La raison de cet anonymat ne concerne que l'intéressée. Je ne ferais donc aucun commentaire à ce sujet.

Ce récit est tiré d'un entretien enregistré le 6 juillet 2005, réécrit par mes soins.

Il s'agit d'un témoignage qui, à mon sens, ne parle que de **séparation**, mais dont la portée a quelque chose de magistrale si l'on prononce cet autre mot : **réparation**. La vie tient-elle à cette lettre près ?

coffre. J'ai déjà un carburateur de rechange, des roues, et d'autres choses encore.

Je quitte enfin la petite route de campagne pour prendre la route Nationale. On roule à 50, 60 km./h. Cette grosse voiture demande du temps pour prendre de la vitesse. Devant nous, au moins trois kilomètres de ligne droite en continu. La vue est totalement dégagée. Il y a beaucoup de circulation, dans les deux sens. Tout le monde roule à peu près à la vitesse autorisée excepté une moto, tout au loin, qui semble rouler très vite. Elle double en zigzag, s'enfilant entre les véhicules qui se croisent.

La voiture est maintenant lancée, on roule à 90 km./h. mon pote et moi, on parle de tout et de rien. Il est à ma droite, sur le fauteuil du passager. On fait allusion à ce motard qui roule comme un fou. Il est peut-être maintenant à trois cents mètres de nous. Il y a aussi ce petit poste de radio portatif qui pend au rétroviseur. Il bouge sans arrêt et le son se balance de droite à gauche. L'ambiance est étrange. On croise un gros camion, un genre de 38 tonnes, et tout à coup, en un éclair, le motard surgit de derrière lui, mais à cause de sa trop grande vitesse et de l'appel d'air provoqué par le camion, la moto se déporte sur ma voie. Tout va très vite. Par réflexe, je donne un coup de volant vers la droite pour l'éviter, mais trop tard, la moto s'encastre dans la voiture, côté conducteur.

L'impact est d'une violence inouïe.

J'ai su bien plus tard que le motard roulait à 180 km./h.

A ce moment-là, je suis conscient, mais je ne me rappelle de rien.

La voiture, après l'impact, a fait un tête-à-queue et a fini dans le fossé. Le moteur prend feu. Mon pote, lui, est indemne. Il sort de la voiture et éteint le moteur avec de la terre qu'il jette dessus. Moi, pendant ce temps, je hurle, je gueule comme une bête. Le moteur de la voiture a reculé d'un mètre cinquante. Il me bloque complètement jusqu'à la poitrine. L'impact a été tellement violent que la roue gauche de la voiture se situe maintenant au niveau de mon ventre. Tout le cockpit est sur moi. Une pédale m'a même traversé le pied.

Au même moment, je ne me souviens pas d'avoir mal. Je n'ai aucun souvenir de douleur physique. Paraît-il que c'est à cause de la

montée d'adrénaline et d'endomorphine. Et aussi le fait que la plupart des nerfs des membres qui ont été touchés sont sectionnés. Mais moralement, je souffre. J'ai peur. Je suis en état de choc. Je regarde mon pote, je vois son regard, je ne l'oublierai jamais ce regard. Je lui demande : « Est-ce que c'est grave » ? Il me répond : « Ca va aller, ça va aller... » Il est choqué, il me tient la main. J'arrive péniblement à tourner la tête et je vois mon avant-bras gauche avec deux fractures ouvertes, je vois deux os à dix centimètres de mes yeux, le sang gicle de partout.

Les pompiers arrivent.

Commence la désincarcération. Je suis pris dans la ferraille. Mes jambes sont broyées, les deux artères fémorales sont touchées. Je me vide de mon sang, les pompiers me remplissent au fur et à mesure. Tout s'accélère, je ne comprends rien. On me casse les dents de devant, parce que je n'arrive pas à ouvrir la bouche pour qu'ils puissent m'intuber. J'ai aussi une hémorragie à la face. On me met des tuyaux dans le nez pour récupérer le sang que l'on me réinjecte dans le corps. Mon pote me tient toujours la seule main que j'ai de valide et de libre. Il est là, dans l'angle, juste à côté du rétroviseur. De chaque côté de moi, il y a un pompier, un homme et une femme.

La désincarcération a duré trois heures, mais j'ai l'impression qu'elle a duré dix minutes. Je perds totalement la notion du temps.

Je suis maintenant dans l'ambulance. Je suis toujours conscient, mais je ne suis pas content parce que je vois qu'un pompier se met à découper mon pantalon aux ciseaux. Je tiens beaucoup à ce pantalon. Je ne veux pas qu'il me le saccage ! Le pompier me dit : « Oui » et s'excuse. Je trouve que ce type est formidable.

Je n'ai aucune notion de ce qui m'est vraiment arrivé. Je sais que c'est grave. Mais je suis toujours en vie.

On m'emmène directement aux urgences. Là, j'entends parler autour de moi. J'entends qu'ils veulent me couper la jambe. Je hurle pour qu'ils ne me la coupent pas. Mais je ne contrôle plus rien, je ne suis plus rien. Une peur atroce. Une détresse absolue. Je fais une crise de nerf, de

pleurs. C'est la fin de tout. Mais je ne pense pas à la mort. Je me bats. C'est comme ça.

On m'emmène au bloc opératoire. C'est un interne qui est de garde. Il est tunisien ou turc. C'est lui qui m'opère. C'est lui qui me sauve la vie. L'opération dure treize heures. Bilan : quatre-vingt douze fractures, dont trois fractures ouvertes, dix-sept fractures du crâne, et toute la face cassée : mâchoire, nez, orbite gauche... Mes jambes sont intégralement brisées : tibia, péroné, fémur, genoux. On aurait plus vite fait de comptabiliser ce qui n'est pas cassé : quelques os des pieds, deux doigts, le bassin et la colonne vertébrale.

Après l'opération, on m'emmène au scanner pour voir l'état du cerveau. Et c'est ici que je tombe dans le coma. Je cesse tout à coup de respirer. Il m'intube.

Je suis mort cliniquement.

Là, j'entre à nouveau dans cette salle du scanner, mais je suis en lévitation, je ne marche pas ! Je vois les choses de haut. J'ai quitté mon corps...

La première chose que je vois c'est ce petit tableau accroché au mur encadré d'une marie-louise. C'est un paysage assez banal, peut-être la Norvège, avec une petite maison et un arbre. Je vois ce tableau comme une curiosité. Pourquoi ce tableau est-il maintenant si important à mes yeux ? Est-ce que je l'avais vu quand j'étais entré conscient dans la salle du scanner ? Peut-être. Mais comment aurais-je pu voir dans le détail ce tableau en étant couché sur une table et dans l'état où je me trouvais après treize heures d'opération ? C'est un mystère.

Je me dirige toujours dans la salle du scanner en lévitation. Je me dirige où je veux. C'est une sorte de soulagement parce que c'est la première fois depuis l'accident que je maîtrise quelque chose. Et là, tout à coup, je me vois, allongé sur la table. Les médecins sont à côté de moi. Je suis intact, aucune blessure. Je suis nu, bronzé. Je me trouve beau. En cet instant, j'éprouve un repos total, une sorte de délivrance par rapport à tout ce qui a précédé. Je n'ai plus peur même si ça me fait un drôle d'effet de me voir nu sur cette table.

Je ne me sens pas mort, non. Mais ce n'est pas non plus une nouvelle naissance. C'est plus proche... de presque rien. Je ne me fais

aucun souci, je ne projette rien sur l'avenir. j'ai l'impression d'avoir toutes mes facultés. Je me dis alors que c'est la naissance qui est violente, pas la mort.

Je me rapproche maintenant de mon enveloppe charnelle...

Mais tout s'arrête ici. Ce sentiment de légèreté et de douceur disparaît.

Et puis j'entends quelqu'un qui gratte au volet de la fenêtre de ma chambre d'hôpital. Je le dis à l'infirmière. Elle ouvre la fenêtre et me dit : « Vous voyez bien, il n'y a personne monsieur qui gratte aux volets de votre fenêtre, nous sommes au huitième étage ! » L'infirmière rebaisse le volet, elle est gentille, elle le fait pour me rassurer. Puis elle s'en va. Mais quelqu'un gratte à nouveau au volet. Je sonne. Cette fois l'infirmière ne vient pas, elle ne me croit plus, elle ne fait rien.

Des sortes de monstres avec une tête humaine ouvrent alors la fenêtre. Ils ont des ailes et la texture de leur corps n'a rien d'humain. Je suis incapable de dire ce que c'est. Ils sont trois, deux hommes et une femme. Je ne sais pas qui ils sont. Je ne sais pas ce qu'ils veulent faire de moi, mais je sais qu'ils me veulent du mal. Puis les monstres à tête humaine m'emmènent avec eux. Ils volent. J'ai peur. Je ne comprends pas ce que je fais là. J'ai conscience que tout ça n'existe pas, mais c'est pourtant tellement réel !

Au bout d'un certain temps dans les airs, les monstres à tête humaine s'arrêtent dans un terrain vague et me font asseoir avec eux sur un gros tas de ferrailles. À quatre cents mètres de là où je suis, il y a une voiture dans laquelle se trouve un être humain. Je crois que c'est un homme. Il bouge dans tous les sens, il semble paniqué cherchant à sortir de la voiture sans y arriver. A ce moment-là, les deux hommes monstres partent, toujours en volant, et se jettent sur la voiture, entrent à l'intérieur et dévorent le type dans un carnage atroce de fureur et de sang. Pendant ce temps, la femme monstre, elle, me regarde fixement. Elle est belle et cherche à me séduire. Elle me fait peur, je suis pétrifié, je ne peux pas partir, je ne peux pas me battre, je ne peux rien faire physiquement...

Après le carnage de la voiture, les monstres à tête humaine m'emmènent à nouveau et très haut dans le ciel, ils me lâchent. Je tombe comme une pierre, je ne peux pas bouger mes membres. Je vais mourir en m'écrasant, mais à ce moment-là, je me déplie et je vole. Je passe sous l'arche d'un pont, et plane à deux mètres de l'eau. Il est peut-être

trois heures du matin, je sens l'eau et la rosée avec une intensité incroyable.

Maintenant, je suis en Inde. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je n'ai jamais mis les pieds en Inde. Je lévite, je vole. La sensation est extraordinaire. C'est impossible, l'homme ne vole pas ! On le sait. Pourtant, je vous jure que je vole... Mais soudainement un Hindou me tire dessus avec un revolver ! La balle me traverse. Je la sens transpercer mon corps. C'est une sensation affreuse de douleur. Puis d'autres Hindous me poursuivent, je tente de fuir, mais je n'arrive pas à courir, mes jambes sont comme tétanisées, bloquées, je tombe à terre. Couché sur le sol, alors que je m'apprête à subir le sort que ces Hindous me réservent, quelqu'un me tend la main. Je la prends, elle me tire, je me lève, je me réveille. Ce quelqu'un, c'est une jeune femme, ma première grande histoire d'amour avant l'accident, et c'est elle qui me sort du coma au bout de quatorze jours.

Je me réveille. Je suis convaincu que je suis en Inde, malgré le fait que ma chambre a été reconstituée à l'hôpital : affaires en tous genres, chaîne stéréo, etc. On m'a même dit que, durant le coma, quelqu'un venait me mettre trois heures de musique tous les jours. Je me souviens d'avoir entendu de la musique, c'est vrai. Mais pour l'instant, je vois des Hindous partout. On m'a dit plus tard que les hallucinations étaient dues à la morphine et au taux plus riche d'oxygène que je prenais par intubation. Peut-être.

« Monsieur, vous avez eu un accident de voiture... »

Je leur réponds : « Vous ne me la faites pas ! On m'a tiré dessus. Et puis d'abord, vous me rapatriez tout de suite ! »

L'hallucination a paraît-il duré plusieurs jours.

Le temps passe.

Aujourd'hui, ça fait peut-être quinze jours que je suis sorti du coma.

C'est la fin de journée. L'infirmière m'apporte mon repas. Je n'ai pas faim. Je ne me sens pas bien. J'ai l'impression que quelque chose se passe dans ma jambe gauche, à l'endroit de la fracture ouverte. Je ne sais pas quoi.

Il est maintenant 20 heures ou 21 heures. Je n'ai rien mangé. Je suis anxieux, énervé. Tout va en s'empirant. Toujours cette jambe. Je préviens les infirmières, je dis que je veux voir un médecin.

« Qu'est-ce que vous avez ? Ca ne va pas ? Vous voulez un cachet ? »

Je lui raconte ce que je ressens. Je prends un cachet. J'essaie de me rassurer. Peut-être que ça va passer.

Il est 22 heures. Cette fois, je suis un peu moins aimable :

« Putain, envoyez-moi un médecin ou alors ouvrez-moi le pansement de cette jambe ! » L'infirmière me répond que les pansements se font dans deux heures, il faut que j'attende. Elle est excédée elle aussi. Du coup, elle ne fait rien.

Deux heures plus tard, je ne suis vraiment pas bien, en sueur. L'infirmière me voit et prend ma température : 42° ! Elle appelle le chirurgien qui était de garde. Il vient. Je n'en peux plus : « Enlevez-moi ce pansement ! »

Il ouvre le pansement, un gros pansement américain, très compressé, et là, devant nos yeux, les fils éclatent d'un seul coup et sortent de ma jambe des boudins de chair, comme des gros vers mélangé à de l'os en bouilli et du pus. C'est dégueulasse, monstrueux !

J'apprends plus tard que c'est un staphylocoque qui s'était développé dans mon os, une infection nosocomiale qui en quelques jours avait gangrené ma jambe.

Halluciné, le chirurgien s'active : « Au bloc ! »

Ils m'emmènent au bloc et là pour la deuxième fois, ils veulent me couper la jambe. Au beau milieu de la nuit ! Je refuse. Ils acceptent, mais me disent :

« On ne vous ampute pas encore, mais on va vous enlever la moitié de la cuisse. On n'a pas le choix, et on ne vous garantit rien ! »

Et ils m'ont enlevé effectivement la moitié de la cuisse et les trois quarts de mon fémur.

Je me réveille après l'opération, ma jambe ne tient plus, je sens le reste de mon os qui est tout mou, qui tombe.

Ils m'ont dit qu'ils me grefferaient de l'os plus tard, mais en attendant, c'est une sensation épouvantable.

Maintenant, est-ce que je vais m'en sortir ? Les médecins ne se prononcent pas.

Bientôt trois mois qu'ils ne savent pas si je vais y passer. Je me trouve au service de réanimation traumatologique. J'y suis depuis deux mois et demi, là où généralement l'on y reste dix jours tout au plus. Je suis complètement isolé des autres pour des raisons infectieuses. Ma famille vient couverte de la tête aux pieds. Je ne vois que leurs yeux. Seuls mon père et ma mère me rendent visite. Les gens, les amis ont sans doute peur de me voir dans cet état. Et il y a de quoi, c'est vrai. J'ai des tuyaux partout. Autour de moi, il y a des rampes de seringues électriques qui m'injectent des produits toute la journée. C'est très angoissant. J'entends les bruits des appareils électriques, je vois des gouttes de partout qui n'en finissent pas de me remplir. Hier, tellement angoissé, je me suis mis à saliver. Et à force de saliver, la salive est devenue de la mousse. J'ai failli me noyer dans ma bave. Les appareils se sont mis à sonner, et l'infirmière est arrivée en urgence pour m'aspirer la bouche...

Sinon, à part ça, je suis attaché sur mon lit, sanglé de partout, pour ne pas bouger, pour ne pas arracher les tubes lors d'une crise éventuelle due à l'emprise de la morphine que l'on m'injecte à forte dose pour combattre la douleur. D'ailleurs, à cause d'elle, j'ai des hallucinations. L'autre soir, j'ai entendu mes trois potes avec qui je devais partir en Afrique.

Je n'entendais que leur voix, je ne les voyais pas : « Tu veux toujours venir en Afrique avec nous ? »

« Oui, oui, oui, je veux venir !... » Je ne pouvais même pas parler, j'avais un tube dans la bouche, mais pour moi, je parlais.

« Alors si tu veux venir, suis-nous... »

« Je peux pas, je suis attaché ! »

« Si tu venir, détache-toi, débrouille-toi... »

Personne ne peut l'expliquer, mais j'ai réussi à me détacher une main. J'ai réussi à enlever le velcro en me recassant le bras. J'avais arraché tous mes tuyaux. Le bras encore attaché, je tirais de toutes mes forces, je voulais sortir. Les appareils se sont mis à sonner. L'infirmière est une nouvelle fois arrivée en urgence et ils m'ont recouché, attaché, remis les tubes. J'ai failli y passer.

Techniquement, je n'ai aucun plâtre, mais du fixateur externe. J'ai plus de dix-huit kilos de matériels seulement en fixateur. Ce sont les russes qui ont inventé ce système pour réparer les fractures ouvertes et permettre de soigner les plaies. Si, par exemple, vous avez une fracture au milieu du fémur, on vous met deux ou trois vis en amont et en aval, et on vous place un fixateur avec des rotules et des clés qui peuvent changer de directions. C'est très beau et très sophistiqué.

J'ai aussi des fractures ouvertes avec des pertes de substances, trois fractures ouvertes dont deux avec perte de substance, ce qui complique tout. La perte de substance, ça veut dire qu'il y a un morceau de chair qui n'est plus là. La solution : greffer de la chair à partir de greffons. C'est très long. Il faut être patient.

Quand je suis sorti du service de réanimation traumatologique après près de trois mois, c'était pour me transférer dans un autre hôpital. Je suis tellement cassé de partout que le transfert ne peut se faire en hélicoptère. Trop de secousses. C'est une ambulance qui s'en charge en roulant à 15 km./h., environs soixante kilomètres entre les deux hôpitaux que l'on fera en quatre heures.

Dans ce nouvel hôpital, c'est le temps de la réparation. Je sais maintenant que j'ai une chance de vivre. Mais à quel prix : quarante-deux opérations, trente-neuf en cinq ans. Pour les quinze premières opérations, c'était au coup par coup, selon ce qui m'arrivait...

A ce moment-là, je ne sais toujours pas si je vais pouvoir remarcher un jour. Au bout d'un an, j'arrive à passer deux heures au maximum dans un fauteuil roulant, avec deux jambes toutes droites. Bien entendu, il faut me pousser, car j'ai encore des fixateurs au bras droit. J'ai mis d'ailleurs beaucoup de temps à pouvoir utiliser ce bras parce que les nerfs avaient été sectionnés et s'étaient rétractés, entraînant une atrophie. Quant à mon bras gauche, un an après sa fracture, j'ai pu m'en servir à nouveau et c'est lui qui a tout fait pendant deux ans.

Je suis resté un an à l'hôpital sans sortir. Dès que j'ai pu aller en fauteuil, j'ai commencé à aller chez mes parents, un ou deux week-ends par moi. Mais très peu. C'était très lourd. Trop de matériels. De m'installer prenait une journée, et il fallait presque autant de temps pour

me désinstaller. Ce n'était pas vraiment un plaisir pour moi, c'était très douloureux, je souffrais de partout.

C'était bien sur très dur moralement, car je me suis retrouvé dans un enclos où il n'y avait que des types comme moi. Les six mois premiers mois, je n'en avais d'ailleurs aucune conscience. Je restais en permanence dans mon lit, même quand je devais sortir pour aller au bloc ou pour passer des examens.

Au début, je passais pas mal de temps devant la télévision. J'écoutais aussi de la musique. J'ai mis très longtemps avant de pouvoir lire à cause d'une fracture d'orbite et des lésions aux yeux qui m'ont obligé de passer un certain temps dans une sorte de pénombre. Pendant longtemps, je n'ai pas supporté la lumière. Je dormais aussi beaucoup, tout me fatiguait très vite. J'avais de gros problèmes de concentration.

J'étais redevenu un bébé. Je ne maîtrisais plus mon corps. Comme avec un tout petit, on faisait attention à moi car je n'avais plus aucune notion de force ou du manque de force que j'avais. Tout était potentiellement un danger pour moi. D'un seul coup, ma mère a récupéré son enfant. J'ai été blessé dans ma chair, et c'est la première chose que ma mère a ressentie, contrairement à mon père. Avec cet accident, j'ai bien compris qu'elle était la personne qui m'avait porté dans le ventre et mis au monde...

Il me faut être très patient.

Une fracture ordinaire, c'est normalement quatre-vingt-dix jours pour s'en sortir. Comme les prisonniers, je demandais aux médecins de cocher sur un calendrier chaque jour.

C'est la période où je consulte un psychologue. C'est très important pour moi. Grâce à lui, je parviens à interpréter les cauchemars de mon coma qui m'ont terrorisés. Dans cette histoire, le psychologue est le seul à s'intéresser à ce que j'ai dans la tête. J'avais besoin d'explications rationnelles. Me dire que je n'étais pas fou. Il m'a notamment fait comprendre que la balle de revolver de l'Hindou avait sûrement un lien avec la ferraille de la voiture qui m'avait transpercé. J'étais prêt à accepter toutes les explications, mais je me suis beaucoup accroché à la science. Il fallait que je garde les pieds sur terre. Parce que pour récupérer, il faut aller au charbon, il faut y aller, et il y en a plein qui

n'ont pas envie d'y aller, qui préfèrent se complaire dans une sorte de délire mystique. Moi pas !

Et puis il y a eu ce staphylocoque dans ma jambe.

J'ai mis sept années à m'en débarrasser.

En m'enlevant une bonne partie du fémur lors de la première intervention, l'infection s'était calmée pour un temps, mais le germe était encore dans ma jambe, notamment à cause de l'éclatement des condyles, c'est-à-dire les têtes des os, répandant des bouts microscopiques dans les chairs, ces bouts microscopiques étant infectieux. Très vite, une fistule s'est développée dans ma jambe. La fistule, c'est quelque chose qui a été découvert pendant la guerre 14-18 avec les éclats d'obus. C'est comme un volcan qui attaque l'os, ce dernier étant un peu le noyau en fusion duquel, dans un conduit très fin, remonte en sécrétant vers l'extérieur du pus en continu. En clair, l'os est bouffé ! Parfois, la fistule se referme durant une quinzaine de jours, on se croit alors tranquille, mais en réalité, elle développe une infection sous-cutanée.

Avec cette fistule, j'ai vraiment touché le comble de l'horreur. Je faisais des abcès toujours plus immondes. J'ai dû me faire inciser plus d'une quarantaine de fois. À la fin, le chirurgien, qui était toujours le même, ne m'anesthésiait même plus, car là où c'était infecté, je ne sentais plus rien. Il mettait un coup de scalpel, posait un drain, et me donnait des antibiotiques qui n'avaient plus aucun effet.

Malgré tout, quatre ans plus tard après l'accident, je retrouve une certaine autonomie. Je n'ai plus de fixateurs et j'arrive à me déplacer avec deux canes anglaises. Je marche à peine, mais je décide quand même de partir deux mois à New York, tout seul. C'est une sorte de défi, car je ne peux pas rester debout plus de deux ou trois heures. Je suis d'ailleurs debout que depuis un an. J'ai passé les trois années précédentes allongé sur un lit avec l'enfer aussi que sont les escarres.

Mais alors que je commençais à aller mieux, voilà qu'aux Etats-Unis je fais une grosse hémorragie. Toujours à cette même jambe gauche contaminée par le staphylocoque. Au bout d'un mois, je me retrouve donc à l'hôpital à New York. Ils me font passer une radiographie, mais quand le médecin voit ce que j'ai, il me jette dehors : « Vous restez pas ici ! » En passant, ils me prennent quand même quatre mille francs...

J'ai réussi à voir un autre médecin aux Etats-Unis, un généraliste. Il m'a dit qu'il connaissait quelqu'un qui pourrait peut-être m'aider. De retour en France, j'ai mis en rapport mon chirurgien avec ce médecin, qui lui-même l'a mis en rapport avec un autre chirurgien. De là, on m'a fait parvenir des antibiotiques dite nouvelle génération. On m'a à nouveau opéré, à nouveau enlevé de l'os, beaucoup d'os. Puis ils ont tout nettoyé, raclé à l'intérieur jusqu'à la tête du fémur. Après cette nouvelle opération, on m'a placé dans l'os des sortes de boules remplies d'antibiotiques. L'ensemble de ces boules ressemble à un chapelet mais sans la croix ! Il faut attendre et laisser mûrir pendant deux ou trois semaines sans refermer la plaie. L'idée, c'est que pendant tout ce temps, ça suppure. Chaque boule du chapelet, truffée d'antibiotiques, est censée se diffuser à l'endroit de l'infection. En parallèle, on m'injectait aussi d'autres produits. C'est une trithérapie qui n'existait pas telle qu'elle existe actuellement sous forme de médicaments, notamment pour le sida et quelques cancers. À l'époque, tout se passait par injection : trois fois six heures par jour ! Un autre cauchemar à vivre... Six mois de traitement qui m'ont complètement détruit : j'ai perdu mes cheveux, le goût, l'odorat, et même mon odeur corporelle. Ce traitement était aussi très douloureux. Les médecins avaient pris la décision de me piquer pour chaque nouvelle perfusion, parce qu'ils ne voulaient pas me poser ce qu'on appelle un portacat qui permet une perfusion directement sur l'artère coronaire avec un système d'ouverture et de fermeture. Il fallait limiter les entrées bactériologiques, ce que ne permet pas le portacat. Le problème, c'est que mes veines ont rendu l'âme à force d'être piquées. Elles sont devenues toutes dures et ne se sont d'ailleurs jamais régénérées. À la fin, ils me piquaient dans les pieds.

Après un certain temps, ils ont remis de l'os par-dessus le chapelet qui lui est gardé à vie. Ce qui a nécessité deux autres opérations, puis ils ont posé le greffon de chair qu'ils prennent au-dessus de la plaie, un petit morceau de muscle qu'on rabat et taillade pour qu'il devienne plus grand. On le laisse à l'air libre avec juste un tulle gras appliqué dessus, et le greffon se met à gonfler presque à vue d'œil, comme de la pâte à pain : ce sont les cellules qui se régénèrent. Si le greffon prend, c'est rose, si c'est marron, c'est mort. Par chance, mon greffon a réussi et ils ont pu enfin me poser de la peau. Mais c'est très fragile, très longtemps.

Et maintenant, avec tout ça, vous vous demandez peut-être, comment j'ai pu tenir le coup ? Qu'est-ce qui a fait que je suis encore là, vivant, à pouvoir raconter cette histoire ?

Je ne sais pas.

Il y a sans doute différents éléments de réponse, mais je dirais en premier que c'est grâce à l'entourage. Ce qui fait que vous tenez, ce sont les autres, les potes... Il y avait toujours du monde autour de moi. J'étais rarement seul. Rien que pour les soins, les infirmières étaient présentes quasiment non-stop. On changeait les pansements toutes les deux heures. C'était un vrai chantier, ça prenait beaucoup de temps, car il fallait tout nettoyer : les broches des fixateurs externes, la ferraille, le lit, les draps...

Un des potes de l'Afrique venait tous les matins, trois mois après l'accident. Il venait à 6h30, 7h00 avant d'aller au boulot, c'est-à-dire à l'heure où l'on me réveillait pour le petit-déjeuner. Il me faisait une liste de choses à faire. Plus tard, beaucoup plus tard, il m'a promené en fauteuil. C'était quelqu'un d'important. Avant l'accident, on avait beaucoup de choses en commun. Il m'a fait découvrir la peinture, la poésie...

L'autre chose qui vous tient, c'est la nourriture. Sur un laps de temps important, ça change beaucoup de choses. C'est essentiel pour avoir le moral et rire. Le problème, c'est que la nourriture à l'hôpital n'est franchement pas bonne. J'ai eu la chance d'avoir une amie qui m'a fait beaucoup de bons petits plats. Cette amie était espagnole et elle m'apportait la cuisine de son pays. L'air de rien, ça m'a aidé considérablement. Et il n'y avait pas qu'elle. Je tirais l'énergie des cuisinières, parce qu'elles ne faisaient pas que la cuisine, c'était aussi des amies. Moralement, c'était une aide incroyable ! J'ai aussi beaucoup de potes qui sont venus, petit à petit ... Mais très vite, j'ai limité les visites à très peu de personnes, parce que je ne supportais pas ceux qui étaient mal à l'aise. Le premier qui m'a montré ce malaise avec beaucoup de force, c'était mon père. Personne ne savait si j'allais remarcher un jour. La plupart faisaient des têtes d'enterrement. Je ne pouvais pas tirer beaucoup d'énergie et de force de ces gens-là. Avec les potes que je voyais, l'idée, c'était de faire les cons pour que la vie continue...

Ma mère était très présente, presque trop, mais ça m'a permis d'être bien soigné. Elle travaillait dans un autre hôpital comme aide-soignante, et elle connaissait plusieurs personnes dans celui où j'étais soigné. C'était plus facile.

À l'hôpital, quand on y reste très longtemps comme moi, on élabore des relations avec des infirmières, des aides-soignants, des médecins. On retrouve toujours les mêmes personnes.

Par exemple, j'ai appris à me resservir de ma main droite en jouant aux échecs avec les chirurgiens. La partie durait des jours. J'avais une relation assez privilégiée avec eux. C'était important. Pour me battre, j'avais besoin d'avoir une reconnaissance, une reconnaissance professionnelle. Quand je n'avais pas des coups de blues, c'étaient des coups d'orgueil : il fallait que je récupère vite, que je sois meilleur qu'avant. Le chirurgien devenait un peu le prof comme à l'école, le prof qu'on aime.

J'avais une très bonne relation avec mon anesthésiste, toujours le même, il me suivait, n'importe où j'étais opéré : quarante-trois anesthésies générales, la plus courte a duré trois heures. Je l'adorais, il était complètement fou, il chantait tout le temps... C'était important d'avoir toujours le même anesthésiste, car c'était la dernière personne que je voyais avant de m'endormir, et le premier à mon réveil.

À cause de mes fractures et de mon état général, j'avais des parties du corps qui reposaient sur des matelas d'eau, d'autres sur des matelas d'air. Pour des raisons techniques, à moment donné, je me suis retrouvé sur le ventre. Plusieurs semaines. Mais je n'en garde aucune souffrance.

Il y avait un trou dans le matelas pour respirer, comme pour les tables de massage. Je voyais les pieds de tout le monde. Je ne voyais jamais le visage de ceux qui me parlaient, même si je les connaissais d'avant. Je voyais les doigts de pieds nus des infirmières. Les hommes, eux, avaient des chaussures blanches. Tous les matins à la toilette, on parlait, et j'ai remarqué à la longue que la position des pieds des infirmières était différente en fonction du sujet de la discussion.

J'ai commencé à prendre les pieds en photo. C'était ce même pote qui venait tous les matins avant son travail qui m'avait amené un petit appareil photo et c'était lui aussi qui m'avait proposé d'exposer dans la

chambre les photos qu'il faisait développer en tirage classique 10X15. C'était assez drôle. Vu ma position très limitée, allongé sur le ventre, la tête dans ce trou, il n'y avait pas de facilité d'angle et ça créait comme un déséquilibre.

Un jour, une infirmière vient me voir en me demandant de reprendre en photo ses pieds. Je lui demande pourquoi. Elle me dit : « Parce qu'aujourd'hui, j'ai mis du vernis sur mes ongles ! » C'était le déclic ! Je me suis mis à photographier des pieds en masse, même quand je suis revenu en position normale. J'ai pris en photo les pieds de tout le monde, ceux des infirmières, des chirurgiens qui m'ont laissé faire beaucoup d'autres choses : des photos au bloc opératoire, dans différents lieux de l'hôpital, des ascenseurs, des ambiances... J'ai fini par photographier tout mon entourage : ma chambre, la fenêtre, toujours le même paysage, mais jamais les mêmes saisons. Je photographiais aussi les lignes de fuite parce que j'avais vraiment envie de bouger de ce lit. Je me suis vu rêver aller me balader dans les tuyaux d'aération, j'ai donc photographié cette grille... J'ai aussi photographié mes jambes. J'ai même installé une caméra cachée sous mon lit, et puis, sans la cacher, face à la porte d'entrée.

Progressivement, je suis sorti de ma chambre, je commençais à photographier ce qui se passait ailleurs, dans les couloirs, les voisins, les autres patients... La photographie, c'était devenu ma thérapie, elle m'a permis d'exorciser cette histoire.

Aujourd'hui, en 2005, j'ai 37 ans.

Où j'en suis ?

J'ai beaucoup de séquelles, même si ça ne se voit pas trop. Habillé, la seule trace visible de l'accident, c'est ma jambe gauche qui est totalement raide. Je ne peux plus la plier. Il n'y a plus d'articulation. Le genou, pour des raisons techniques, a été soudé au fémur et au tibia. Les spécialistes appellent ça une ostéosynthèse.

L'infection par le staphylocoque m'a amputé la moitié de la cuisse. Je marche sans béquille, mais à cause de l'usure de mon genou droit, je suis arrivé à un point de non-retour. Je dois repasser à nouveau sur la table d'opération. C'est ce qui est le plus dur à admettre pour moi. Ma jambe droite est trop arquée. Mes ligaments internes sont morts, je me fais cinq, six entorses par an en faisant pas grand-chose, par exemple, en

sautant d'un tabouret. Avec ce que j'ai le médecin va me dire que je ne dois pas sauter d'un tabouret. Alors je fais quoi ? Je vais dans un fauteuil ?

Il y a plein de types qui n'ont pas fait mon choix, beaucoup baissent les bras, et se retrouvent en fauteuil. À leur manière, ils continuent, ils avancent, mais ils sont restés alités, dépendants des autres. Pour moi, la plus grosse souffrance, c'est le manque d'autonomie. Ce que je déteste le plus, c'est cette capacité d'adaptation qui nous permet de nous habituer à tout, même au pire, que ce soit dans une relation affective, à un système, quel qu'il soit, et au bout du compte à sa vie.

Il faut m'opérer, c'est ça ou le fauteuil à moyen terme, j'hésite. Je ne sais pas. L'hiver dernier, je suis tombé dans la dépression à cause de ma jambe.

Il faut que je me mette dedans, trouver l'énergie, rencontrer un chirurgien qui me plait. Ce qui me fait le plus peur, c'est le temps... On m'a déjà cassé ce genou pour le redresser, parce qu'il était déjà trop arqué. Ce qui m'arrive là, on me l'a déjà fait, ça prend du temps, au moins quatre, cinq mois et alors le seul membre pour supporter le reste, c'est une jambe complètement raide. C'est possible, mais ça me limite énormément.

Je ne veux pas m'habituer à l'idée que mon genou est en train de foirer. Peut-être qu'il me faudra encore un an ou deux pour me préparer à une nouvelle opération. Sept ans plus tard, subir une nouvelle anesthésie me fait très peur. C'est dangereux à force. Et puis il y a le fait de perdre une nouvelle fois tout contrôle.

Depuis l'accident, je ne pouvais que progresser, et finalement c'est une force, un moteur extraordinaire. Tout le monde ne peut pas en dire autant, mais j'ai maintenant un problème avec ce genou...

Je me suis beaucoup rapproché de moi, de mon corps, il ne m'est plus du tout étranger. L'auto-hypnose m'a appris à visualiser la douleur, jusqu'à pouvoir ralentir les battements de mon cœur. Je suis plus proche de mon corps et de mon esprit. Si les deux sont indépendants, ils ont aussi plein de points communs, et le point commun majeur, c'est qu'ils sont tous les deux des transmetteurs, de l'un et de l'autre. On pourrait croire que c'est uniquement le cerveau qui décide de vous faire plier le

coude, mais moi je pense que dans le sens inverse, c'est également vrai. Parce que quand on visualise, une blessure à l'extrémité de son corps, par exemple, au bout du pied, on peut tout aussi bien, par le même procédé, visualiser son cerveau. C'est quelque chose d'essentiel à comprendre. La chance, c'est d'avoir pu faire cette expérience très tôt et assez profondément.

Je ne suis pas malchanceux. Je n'ai pas eu le choix. C'est tout.
Je n'ai pas survécu à cet accident, j'ai vécu.

Mon pote, celui qui venait tous les matins me voir, je ne le vois plus aujourd'hui...